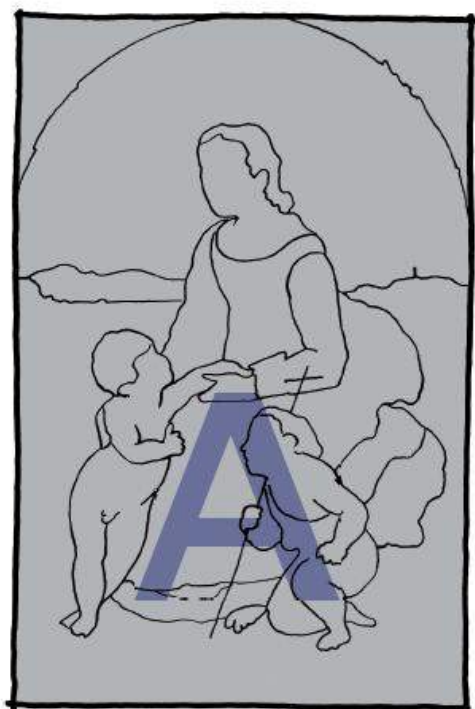


Les voyelles qui transparaissent dans certaines compositions sont volontiers signes de subtilité et de spiritualité : le O, chez Jérôme Bosch, ouvre sur l'éternité du Paradis, le A propose une douce assise aux Madones de Raphaël, le i minuscule (et d'autant plus gracieux) sublime *Le Rêve de la jeune fille* de Lorenzo Lotto, et le U ouvre le *Port d'Ostie* du Lorrain sur les espaces célestes.



e ई ॐ α ई ॐ ω ॐ ॐ

Même si les voyelles restent, dans la recherche du sens, secondaires par rapport aux consonnes, il n'est pas question de les éluder par une simple élision. Elles ont leur propre rôle à jouer, si subtil, si humble soit-il. L'eau, incolore, inodore, sans saveur, n'est-elle pas nécessaire à la vie, même si elle n'arrive à se matérialiser dans aucune consonne ? Elle a même pu, dans sa transparence, faire appel à l'association exclusive des cinq voyelles lorsqu'on l'écrivait, au Moyen Age, «iaue» (le O se manifestant dans la prononciation), tandis que la douceur caressante du S/Z s'associe à ces mêmes cinq voyelles pour composer « *le charmant concert vocalique de l'oiseau* » (MIM 172).

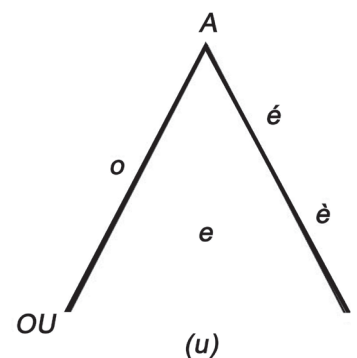
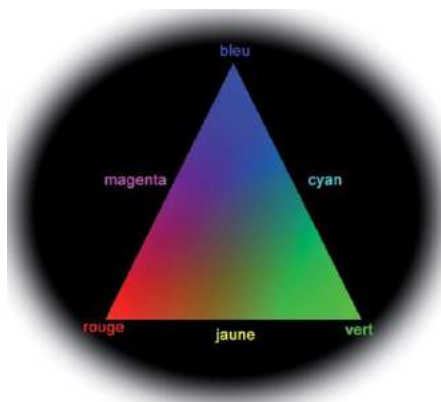
Le rôle des voyelles peut même devenir majeur, puisque ce sont elles qui désignent Io, le Dieu tout-puissant dont le nom, en hébreu, n'est pas plus prononçable que les voyelles ne sont écrites : par une subtile transmutation, d'inexistantes, elles en viennent à exprimer le Tout, l'Absolu, l'Indéfinissable. Plutarque, quant à lui, disserte *Sur l'E de Delphes*, lettre qui représente en ce temple une offrande privilégiée pouvant être assimilée au soleil et à Apollon, ou bien signifier «tu es», apostrophe digne de toute divinité suprême.

La gamme des voyelles déploie tous les sons que peut émettre la bouche par simple résonance, et l'alphabet devanāgarī fournit trois points de repère selon leur localisation : le A qui se prononce bouche ouverte, le I antérieur et le U (prononcé «ou») postérieur, auxquelles s'ajoutent les positions intermédiaires qui peuvent être diphtonguées : E ou AI, et O ou AU. Le triangle des voyelles qui se dessine ainsi évoque celui qui permet de reconstituer toutes les couleurs à partir des trois primaires, ce qui est bien dans la nature

l'évanescence de EAU

Le mot oiseau : il contient toutes les voyelles. Très bien, j'approuve. Mais à la place de l'S, comme seule consonne, j'aurais préféré l'L de l'aile : oileau, ou le V du bréchet, le V des ailes déployées, le V de avis : oiveau.

Francis Ponge (MIM 380)



mouvante, irisée des voyelles. Mais cette comparaison est fallacieuse, puisqu'ici les rapports ne s'établissent que deux à deux, et que les voyelles composées sont en fait des étapes intermédiaires ou des juxtapositions plus que de réelles combinaisons.

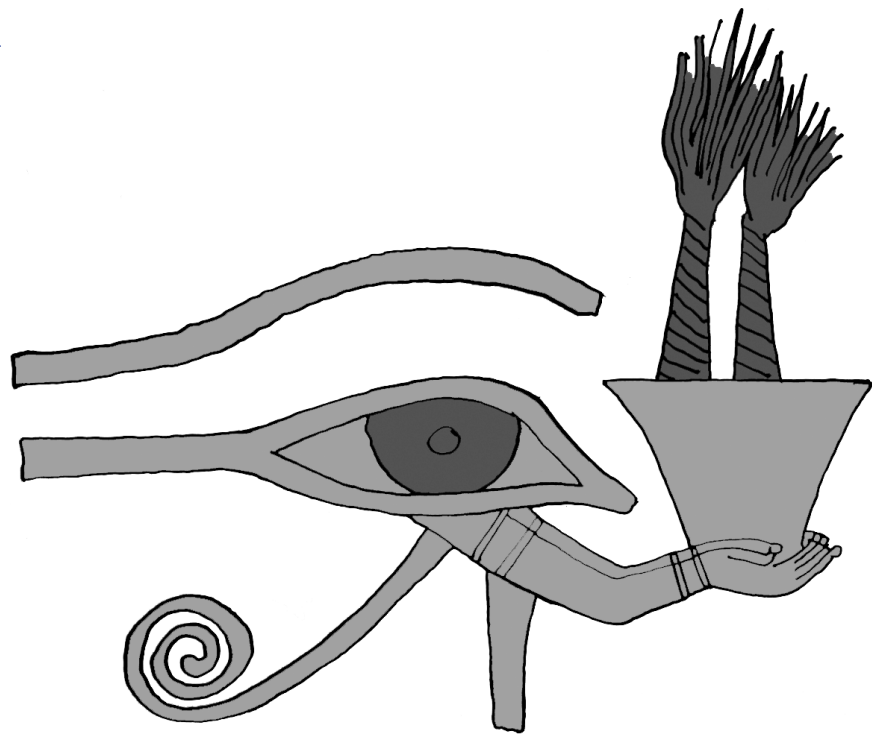
Et l'alphabet indien ne referme pas le triangle entre le OU et le I, ce que réalise l'alphabet français avec notre son U, si difficile à prononcer pour bien des étrangers. Tandis que Claudel parvient à retrouver, sur le plan graphique, le *a* en accolant le *O* et le *i*, dont l'association phonique OI inclut de fait le son A.

Cette répartition ternaire des voyelles se retrouve à travers toute l'histoire de la mimologie, et les intuitions qui s'y sont fait jour ont même, jusqu'à un certain point, été confirmées par l'expérience (MIM 408sq). John Wallis l'exprime ainsi : u est grave et sourd, il indique obscurité et silence ; « *a est plus aigu, et plus précisément «éclatant», ses valeurs sont plus claires et plus vives ; i, plus aigu encore, indique des objets plus menus, voire infimes, et d'une extrême vivacité.* » (MIM 54)

Et, si l'on reprend les termes de Rowland Jones (MIM 79), la solide architecture du A, « *élément terrestre* », « *le cercle infini du temps et de l'espace* » du O, et la verticalité, « *figure d'un homme debout, «dans son état primitif d'innocence»* » (MIM 87), du I, témoignent également de la vocation fondamentale des voyelles : chacune d'elles participe, à sa façon, d'un certain absolu.

L'oudjat, l'œil d'Horus, est un symbole magique omniprésent dans l'art égyptien. Il peut, dans cette représentation où il porte une torche, la lumière, être considéré comme une association du o et du i, à la façon du a de Claudel.

oi



H 𐤀 𐤁 𐤂 𐤃 𐤄 𐤅 𐤆 𐤇 𐤈 𐤉 𐤊 𐤋 𐤌 𐤍 𐤎 𐤏 𐤐 𐤑 𐤒 𐤓 𐤔 𐤕 𐤖 𐤗 𐤘 𐤙 𐤚 𐤛 𐤜 𐤝 𐤞 𐤟 𐤠 𐤡 𐤢 𐤣 𐤤 𐤥 𐤦 𐤧 𐤨 𐤩 𐤪 𐤫 𐤬 𐤭 𐤮 𐤯 𐤰 𐤱 𐤲 𐤳 𐤴 𐤵 𐤶 𐤷 𐤸 𐤹 𐤺 𐤻 𐤼 𐤽 𐤾 𐤿

Même si, vestige d'un son oublié, il ne se fait pas entendre en français, le H n'en intervient pas moins, lorsqu'il est aspiré, pour exprimer une exhalation, rehausser le ton et interdire les liaisons ; il reste par contre essentiel dans la plupart des langues (jusqu'à proposer plusieurs modes d'articulation, par exemple en arabe). Et si j'ai choisi de le placer dans cette catégorie de l'« indéfini », c'est moins en raison de la durée de son émission, que parce qu'il ne constitue pas un son en soi mais plutôt une absence de son propre : c'est plutôt par contraste qu'il est ici associé aux voyelles.

Il est dit que le heth hébraïque montrait la position d'un homme en prière, et c'est effectivement le H que l'on utilise pour appeler ; c'est la lettre de l'interjection et de l'exclamation.



Mais initialement le H a surtout représenté une haie, une barrière, et c'est bien une halte, un hiatus, un blocage dans le débit de l'élocution qu'il impose. Et n'est-ce pas le vrai propos, le but profond de la prière ou de l'exclamation : retenir l'attention de la divinité, suspendre les pas de la personne interpellée ou souligner, en les extériorisant, un moment d'arrêt dans le flux des sentiments ?

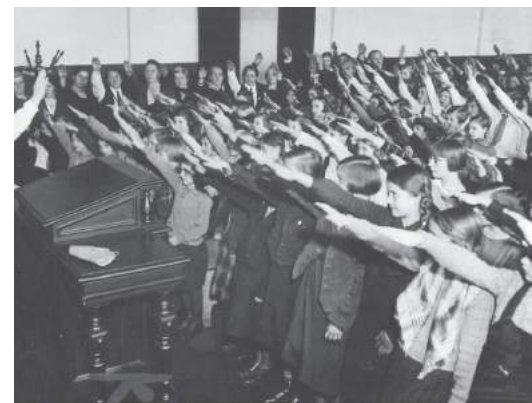
La hampe verticale du h minuscule - éventuellement doublée par le point d'exclamation - hérisse et hache le discours ; il heurte, hèle, harangue, harcèle, harponne, houspille, hante, harasse, et horripile. Il marque aussi le terme de l'effort, orchestré par un « han ! ». Lorsque l'on se hâte et qu'on ahane à en perdre haleine, il impose la pause. Et si cette halte permet de se hisser avec hardiesse, de se hausser dans l'honneur ou l'héroïsme, de chanter des hymnes ou de reposer dans l'harmonie, elle s'impose surtout comme une entrave ; d'abord simple hic ou inhibition, le H devient handicap. Et c'est lui qui, l'hostilité, la haine et l'hystérie aidant, crache sa hargne, en huant, en hurlant et en criant haro, vous laissant haletant, hagard, ahuri et hébété.


Et c'est ainsi que, loin de ne souligner que les instants suspendus d'hésitation, le H sombre dans l'horreur et la honte, et peut en venir à déclencher l'holocauste ou à faire ressurgir le Tohu-Bohu biblique.


le héros à la  ache



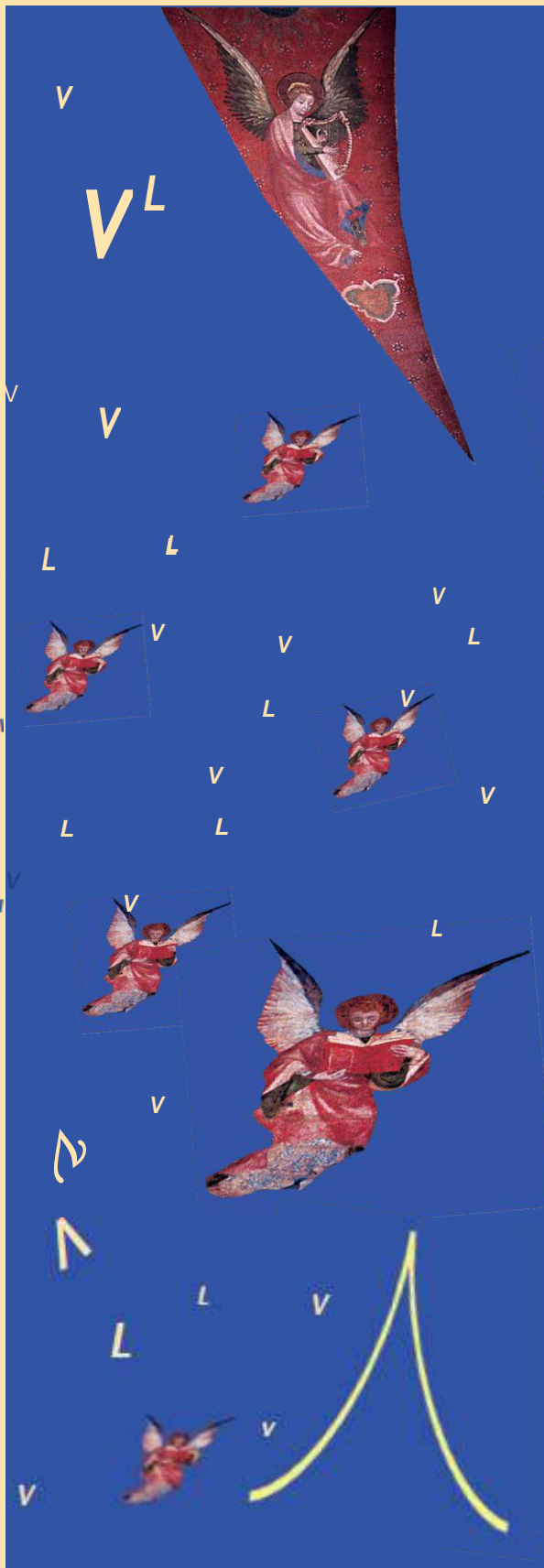
Le nom français de notre H semble faire écho à la forme en hache de la lettre proto-sinaïtique  ou en double hache de la lettre copte .



Les deux H initiaux du « Heil Hitler » se dressent à la façon des quatre barres hérissées du H de l'ancien alphabet tiffinagh : 

Il convient d'ailleurs de noter qu'à l'extrême opposé, mais dans le même rapport graphique, le nom de Jahweh est lui aussi rythmé par deux hé : 

Les anges (*angel* en anglais) ont, comme les oiseaux, besoin d'ailes – d'L – pour voler, pour maintenir la liaison avec le Très Haut. Même s'ils les ont le plus souvent représentés aptères, les Hébreux le savaient bien, puisqu'ils les ont nommés Michel, Gabriel, Raphaël, Uriel... Et c'est sans doute afin qu'il puisse aller les rejoindre que les extra-terrestres ont décerné à Claude Vorilhon, le gourou des Raéliens, le nom de Raël.





Ce n'est sans doute pas par hasard si c'est aux sons relevant de l'«indéfini» que l'on fait de préférence appel pour nommer la divinité transcendante, celle qui par nature reste indéfinie¹ : Ea (à Babylone), Io («l'âme du monde» en Polynésie, ou le père de toutes choses chez les Celtes), Ahura (en Perse), Ihôah ou Iaii («l'Eternité des éternités», mot simplement formé de trois yods, en chaldaïque (LHR II 28)), El ou Il (chez les Cananéens avant de devenir Ilah en Arabie), Elohîm², Allah (désignant *al-ilah*, «le dieu» : *jalla-jalâ-luh*, «grande est sa majesté»), Isis³ (et Io, la fille d'Inachos, avec laquelle on l'a confondue), Esus, Zeus (dont le nom est si proche de celui de Jésus, *Ieshoua*) ou Ish, Ishwara, la divinité abstraite, sans histoire, des hindous, que l'on ne représente pas mais qui transcende tous les dieux... Il ne faut pas oublier non plus le soleil : Râ, Surya, Asour, Yarilo chez les anciens slaves, *rì* en chinois, ou Hélios lequel, en passant par le *sol* latin, est devenu *heol* en breton. En Egypte, c'est la lune (au masculin) qui est *ioh*, et qui est assimilée à l'œil gauche d'Horus (et qui en ce cas devient féminin)...

Élie lui-même, dont le nom signifie «homme de Dieu» ou «Yahweh est Dieu», est un personnage sublime au sens propre du terme, puisqu'il accède directement au Ciel : « *Un char de feu et des chevaux de feu les séparèrent l'un de l'autre, et Élie monta au ciel dans un tourbillon.* » (2 Rois II 11). C'est en ce sens que la mystique juive le magnifie et y voit la figuration de l'ascension de l'âme vers Dieu.

1 Nodier associait lui aussi les voyelles à la « première exclamation admirative qui se soit exhalée d'un cœur d'homme à la vue de la nature » (MIM 163).

2 Saint Jérôme désigne Dieu par les noms : El, Eloîm, Eloé, Ia, Jao, Elion (LET XXV 2), tandis que les quatre premiers noms sacrés de Yahweh sont, selon Rabbi Eleazar : Iheieh, Jah, Jehovah et El (ZOH V33).

3 Ainsi que son inverse phonétique : la divinité romanesque, la sublim(é)e Sissi.

Le génie assyrien déploie ses ailes en arborant la forme du J cyrillique Ж, ou bien du H celtibérien .Ж

la lumineuse légèreté de l'air



Le mot je ne peut être prononcé que par Dieu.

Jorge-Luis Borges (ENQ 214)

*Dieu est un.
C'est le Dieu éternel.
Il n'a point enfanté, et n'a point été enfanté.
Il n'a point d'égal.
Coran Sourate CXII*

Ehyeh asher ehyeh, Je Suis Qui Je Suis.

Exode III,14





C'est une étoile à huit branches qui, en sumérien précunéiforme, sert de déterminatif pour désigner les dieux, autrement dit les *ilu* : ✨



Le triangle – le « delta lumineux » – est un des grands symboles de la franc-maçonnerie. Il appartient à de nombreuses traditions : les anciens Mayas représentaient ainsi le rayon solaire. C'est cette radiance que matérialise l'œil qui y trône. L'Eglise catholique y substitue volontiers le nom de Yahweh, et elle y voit l'image de la Trinité, qui irradie tout autant.

Fabre d'Olivet (LHR «Racines hébraïques» 58) note que le yod י (le L mouillé, notre Y, qui se note également J), la plus petite des lettres hébraïques, est « le signe de la manifestation potentielle, de la durée intellectuelle et de l'éternité ». Le Zohar en fait « la plus sacrée de toutes les lettres » (ZOH 305). Et de fait, il sert à désigner cet Être hors du temps qui créa le monde par le verbe : Jahvé ou Yahweh, également connu comme Jéhovah, ou plus précisément YHWH¹ ou YHWH, le tétragramme « imprononçable », que le théologien Juda Halévi considère formé de voyelles représentant « les esprits des autres lettres ». Jésus participe bien sûr à cette transcendance du yod, ainsi que, dans d'autres contextes, Jo, Jupiter², Dyaus (le Ciel, prototype indo-européen de Zeus et de notre Dieu³) - ou encore les principes yin et yang du tao chinois, voire la gens Iulia, celle de Jules César, dont les origines ont été sacralisées par les soins de Virgile.

¹ Que Fabre d'Olivet (LHR II 68) transcrit lhôah, et que Schuré, le citant (GRI 189), rend par lève : « Moÿse, prenant ce verbe par excellence [EVE, «être étant»] pour en former le nom propre de l'Être des êtres, y ajoute le signe de la manifestation potentielle et de l'Éternité (yod). Il obtient IEVE dans lequel le facultatif étant se trouve placé entre un passé sans origine et un futur sans terme. Ce nom admirable signifie donc exactement : l'Être-qui-est-qui-fut-et-qui-sera. »

² En fait Jovis ou plus précisément *Iouis*, puisqu'en latin, J et V sont des semi-voyelles assimilées au I et au U, avec lesquelles elles se confondent dans les textes imprimés jusqu'au XVIIe siècle. *Pitar*, accolé à ce nom, ne sert qu'à en préciser la fonction paternelle, de même qu'à l'époque védique on parlait de *Dyaus Pitar*.

³ La particule *di* équivaut à notre J, tout comme dans la filiation : *dies*/jour. Il ne faut pas oublier qu'en grec ou en hébreu, la prononciation du D est proche de celle d'un TH anglais doux et perd ainsi son statut de consonne ponctuelle pour plonger dans l'indéfini. Il est intéressant de noter que le son mouillé *di* en wolof se trouve de même transcrit par la lettre J.

Les attributs divins en appellent aussi volontiers au I, au yod, qu'il s'agisse du ciel, du soleil et de ses rayons, ou de l'œil omniscient, que l'on retrouve dans le symbolisme chrétien et dans le triangle maçonnique. C'est par contre le hiéroglyphe égyptien de l'œil qui a engendré d'une part l'omicron grec et notre O, et d'autre part la lettre hébraïque aïn que l'on peut interpréter comme la figuration de deux yeux ; et cette lettre n'est pas sans évoquer notre Y, dans lequel Claudel reconnaît « *la paire d'yeux enracinée dans notre unité* » (CLO 82) (et pour lui le « *mot anglais eye qui y ajoute le nez* » (CLO 101) est un parfait idéogramme).



eye

Vélikovsky suggère de son côté, dans ses *Mondes en collision*, qu'un « bruit terrifiant » se serait fait entendre vers 1500 av. J.C., lorsque « *la comète Vénus, en s'immisçant dans le système solaire, aurait heurté la planète Terre de sa queue gazeuse* ». Et c'est à ce bruit « surnaturel » que les différentes mythologies auraient attribué un nom céleste : Yo au Japon, Yao en Chine, Yahou chez les Amérindiens, Juhuwe en Indonésie, Jo-Jove autour de la Méditerranée, Yaotl au Mexique, Io ou Jahvé chez les Hébreux (DHM 78).



L'alif et les lamed du nom d'Allah s'élèvent vers le ciel, comme les L et le H en français, ou comme la voix qui le prononce.

Enfin Fabre d'Olivet (LHR 137) note que le lamed transmet « *l'image de la puissance qui dérive de l'élévation* ». C'est la lettre de l'Eternel, El, et la seule qui, en hébreu, s'élève au-dessus de la ligne. Le L latin majuscule agit formellement comme un levier, tandis qu'en minuscule il s'élève tout simplement. En arabe aussi, il se dresse comme « *des tuyaux d'orgue montant vers le ciel* » (HEA 293), et il exprime la transcendance, tan dis que l'alléluia chrétien donne des ailes à l'allégresse.

Cette articulation liquide, limpide, fluide et coulante, flexible et flatteuse, a dû livrer sa liante élocution à l'élucidation des lexiques, à l'élégance des locutions, à toutes les pensées d'élection qui sollicitent l'éloquence (...), principal levier du langage, comme de la logique, de la dialectique et des lois.»

Charles Nodier (MIM 168)

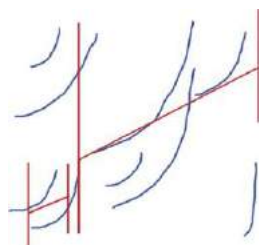
Cette lettre L parle de douceur si l'on en croit Platon (CRA 427) : la langue glisse sur elle et désigne ce qui est lisse, tandis que l'adjonction du G, qui arrête et bloque, permet au GL de représenter ce qui est gluant, gelé ou glacé. Le L est en fait doux comme la laine et peut se montrer volatil comme une illusion ; il se love en lui-même avant de s'envoler, mais il clame avant tout la liberté, la lumière, ou l'amour et la vie en anglais et en allemand (*love, Liebe, life, Leben*). Une vie¹ qui s'élève, légère, sur les ailes d'Eole, en se nourrissant du rêve qui, par-delà le réveil, révèle, de la sève qui vivifie, et de l'eau vive - la racine *eve*² ou *aive*, en langue d'oïl - qui distille jusque sur notre terre les vertus de la divinité. Et le nom donné à Eve, *Hawwah*, si l'on en croit la Bible (Genèse III, 20), ne serait qu'une forme du verbe *hayyah*, «vivre» ; il signifierait «la vivante», alors que, dans un premier temps (Genèse II, 24), elle était simplement désignée comme Issâh (ou Aïcha), le féminin d'*is*, c'est-à-dire «la femme» par opposition à «l'homme».

Le *liber* latin, le «livre» reste attaché au «bois» par le B et par l'étymologie, mais il nous parle d'abord de «liberté», tandis que le «livre» français se détache totalement de la matérialité de cette consonne pour ouvrir sur l'indéfini. Comme l'écrit Roland Barthes, l'écriture est une « activité libératrice ».

1 L'affinité qui rattache le L et le V/W se fait jour à travers l'évolution de l'écriture lybique, où le W est d'abord représenté par deux traits horizontaux, puis par deux traits verticaux, alors que le tracé du L suit un chemin rigoureusement inverse. A noter également que la forme du L rejoignait, dans bien des langues (celtibérien, cyprote, éthiopien, étrusque, et même grec) celle de notre V.

2 Cette racine *eva* dérive du radical celtique *ega*, «ruisseau». On la retrouve par exemple dans des noms comme Longève (dans la Sarthe, la Vienne ou la Vendée), Longèves (en Charente-Ma-ritime) ou Mortève (dans la Sarthe), qui désignent des cours d'eau plutôt paresseux.

L'hallali consacre la chasse sur une sonnerie de cors, tout comme l'alléluia consacre l'allégresse des fidèles, si ce n'est que le H vient y imposer une entrave à la fluide limpidité des L.



S'il est vrai que « pigeon vole », il n'en reste pas moins les pattes pesamment posées sur le plancher des vaches. La libellule, elle, brille par sa légèreté et peut légitimement revendiquer ses quatre **L**, tandis que la sauterelle est obligée de se partager entre le **SOI**, la **TER**re et l'**É**Lévation vers le ciel.



ו ו א ו ב ג ד ה ז ח ט י

Les éléments, qui constituent notre univers, en appellent aussi volontiers à ces lettres sublimes, qu'il s'agisse de la terre - dont le R transcende l'aspect basement matériel du T -, de l'eau vive, du feu qui fuse, de l'air impalpable, ou encore de l'éther qui fait écho à la terre...

La vie à l'état pur ne saurait en effet être limitée, contrainte par des lettres trop concrètes. Bachelard, reprenant l'approche de Charles Nodier, note combien la simple prononciation du mot «vie» ouvre les lèvres sur le souffle : c'est « un mot qui aspire » ; et il l'oppose à l'«âme» qui se prononce dans une expiration, ce que Nodier formulait ainsi : « Dans la formation de ce mot, les lèvres, à peine entr'ouvertes pour laisser échapper un souffle, retombent closes et sans force l'une contre l'autre. » (AES 274)

Le vau hébraïque est considéré comme une lettre de vie et de vérité. Il peut être assimilé « à un fleuve arrosant les plantes du jardin, à l'arbre de vie, à une flamme qui s'allonge » (DDS 566). Pour saint Augustin, le V manifeste la force : « Le son «épais et puissant» du v labio-vélaire, d'où vis (violence), vincula (chaînes), vimen (lien), vitis (vigne, à cause des vrilles), vietum (vieillard courbé par l'âge), via (voie sinueuse, ou bien tracée par force). » (MIM 45) Et de fait, au-delà de vis, les latins virtus et vigor exprimaient eux aussi la force. C'est le he par contre que Maurice Lévy, méditant sur l'alphabet hébreu (ADL), considère comme signe de vie, tandis que pour Fabre d'Olivet, « il n'y a qu'un verbe » (LHR 196), et qu'une forme de ce verbe dans la langue hébraïque : c'est, selon la trans-



la érité de la vie

Je suis la voie, la vérité et la vie.

Évangile selon saint Jean 16,6

Va, vis et deviens.

Titre d'un film de **Radu Mihaileanu**

Le rêve est une seconde vie.

Invitation à entrer dans le récit *Aurélia* de
Gérard de Nerval

Au volant, la vue c'est la vie.

Slogan de la Prévention Routière



Du vau dépend la vie.

Zohar (ZOH II 155)

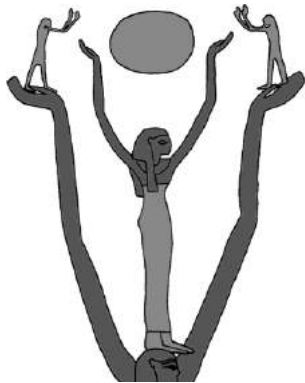
Si, étymologiquement, Adam représente la terre, Eve est nécessairement aquatique. C'est ce que suggère cette sculpture provenant de la Cathédrale d'Autun, où elle ondule, telle une anguille (ou un serpent), parmi la fluctuante végétation.



La lutte qui oppose saint Michel au démon est aussi celle des éléments célestes contre les forces telluriques : la victoire de la vie contre les visqueuses productions de la terre. C'est donc tout naturellement que la représentation de tels combats se modèle sur le V, ce même V qui fait aussi vibrer les ailes de la Victoire de Samothrace.



L'ouverture en V des bras semble annoncer, en un cosmique V de la Victoire, le lever (« le V ») de Râ, du soleil.



*J'ai vu (...) des îles
dont les cieux sont ouverts aux vogueurs.*

Arthur Rimbaud, *Le Bateau ivre*

Le vin, le vent, la vie.

Titre sous lequel ont été publiées en français
les « poésies bachiques » d'**Abû-Nuwâs**

cription, *houh* ou *èvè*, «être-étant». Les autres verbes résultent de l'association de ce verbe unique avec différents noms (autrement dit des consonnes), tandis que les autres formes verbales dérivent du jeu des voyelles appliqué à cette racine¹. Pour Renan (DOL 129), cette racine fondamentale, qu'il transcrit *haia* ou *hawa*, pourrait dériver d'une idée sensible, celle du mouvement respiratoire avec l'alternance expiration/inspiration. De la même façon, Fabre d'Olivet définit les racines *hò*, *houô* et *hò`c*, en chinois, par tout ce qui est « chaleur, feu, vie, action, être » (LHR I,98).

Quand il n'est pas tout simplement, comme en bien des langues, sous-entendu, passé sous silence, le verbe «être» lui-même est fréquemment rendu par l'association de voyelles et de consonnes non occlusives : suis, es, serai, sois,... en français, *is*, *are*, *were*, en anglais, *è* tout simplement en italien, ou *shì* en chinois. La vie et la joie jaillissent sous ce même signe de l'indéfini, qu'il s'agisse de jouer, de jouir, de se réjouir, d'encourager avec des allez ! ou des olé ! ou de s'exclamer avec des oh !, des ah !, des hurra ! et des haro ! On consent en disant simplement oui, *ja* ou *jawohl* en allemand, *yes* (ou *yea*) en anglais, *han* (où le n est signe de nasalisation) ou *ji* en hindi (ce dernier s'utilisant et se prononçant presque comme le *già* italien). On jure, et on souffre avec des aie !, des ouille ! ou des hélas ! Notre «bonjour» vire volontiers à «'jour», ou mieux à «ça va ?» ou «salut»², auxquels font écho tous les *ave*, *salve*, *vale*, *hello*, *hi*, *allo*, *ola*... Et c'est bien sûr toujours sur ce même mode que l'on loue la divinité, que l'on chante *alléluia* ! ou *hosannah* !, que le Mars guerrier était invoqué par le cri *alalè alala*, que les Bacchantes criaient *évohé* ! ou *io* !, que l'on s'enthousiasme ouah ! ou waouh !, que l'on fait résonner les youyous, que l'on s'exclame vive ! ou *viva* !, *svâhâ* ! dans les Védas ou *slava* ! en russe, tandis que d'autres ne peuvent s'empêcher de hurler *heil* !

Autant de façons d'avouer ses convictions, d'ouvrir la voix, tout comme la vue ou l'ouïe ouvrent l'œil et l'oreille³, ou encore, pour rejoindre Bachelard, comme les vers du poète donnent accès au rêve, pour capter les flux flottant dans les airs. Autant de façons de se livrer à l'évidence, de s'ouvrir à l'avenir, à l'évolution, à l'élévation ou à l'évaluation, et de prévoir l'avènement, le renouveau, l'Évènement révélé par le livre de l'Évangile...

Et le V, porté par Vāyu, le dieu hindou du vent, nous invite à la découverte, à l'aventure, à la traversée, au voyage, au vagabondage rêveur du *wanderer* schubertien, à une *walk* pour les Anglais, ou tout simplement à une petite virée, ou à une grande vadrouille.

¹ Dans l'Ogdoade créatrice d'Hermopolis, le dieu représentant l'éternité de l'espace, Houh, se trouve associé à Noun, les eaux primordiales, à Kouk, les ténèbres, et à Amon, l'invisibilité.

² Aux consonnes du «salut» répondent celles du *salâm* arabe ou du *chalom* hébreu.

³ Le «oui» n'est-il pas signe d'ouverture, qu'il s'agisse de l'huis de la maison, de l'ouïe qui ouvre les oreilles ou des ouïes du poisson et du violon ?

C'est la lettre de la vélocité, de la vitesse et de bien des véhicules, qu'ils soient à voile ou à vapeur, vélos, voitures, navires, avions, wagons, tramways ou TGV...

À la fois réelle et virtuelle, la vie, avide, versatile, s'enivre de vin, comme d'eau-de-vie. La vie, ça va, ça vient, ça valse, vire et volte, ça vibre, ça varie, ça ravit, et puis ça s'avarie ; ça éveille et ça vieillit aussi. Avant tout, la vie c'est l'œuf (*ovum*) dans le ventre ; mais s'évadant, elle s'envoie en l'air, s'envole vers les ailleurs ; évanescence, elle se volatilise en vapeur dans le vide ; voluptueuse, elle ouvre les lèvres et, mariant la virilité à la virginité, met en œuvre verge, vulve et vagin, puis elle vogue à travers les vagues, à la dérive, à vau-l'eau ; ou bien encore, avilie, larvaire, elle s'enlise dans la bave ou la vase visqueuse. Mais toujours, la vie est véhémence envie ; elle invite à inventer ; elle est savoir, saveur et valeur. Vaillante, volontaire, elle veut s'élever vers la vérité et la vertu, mais peut aussi bien devenir vilain voyou, vaciller, verser dans le vice, et se livrer au vol, au viol, à la violence¹, à la virulence... Et au *Veni, vidi, vici* de César répond le *Vae victis* de Brennus.

¹ Henri Michaux compacte ces mots avec la volupté pour former le néologisme «violupté» (MIM 379).



Le V est avant tout une lettre d'éveil et d'ouverture (en éventail) comme semble le proclamer la *La jeune Vigueur* du sculpteur angevin Cacheux.

Le vallon dormant de l'Evre, petit affluent inconnu de la Loire qui débouche dans le fleuve à quinze cents mètres de Saint-Florent, enclôt dans le paysage de mes années lointaines un canton privilégié, plus secrètement, plus somptueusement coloré que les autres, une réserve fermée qui reste liée de naissance aux seules idées de promenade, de loisir et de feste agreste. Ce qui constituait d'abord pour moi, il me semble, sa singularité, c'était que l'Evre, comme certains fleuves fabuleux de l'ancienne Afrique, n'avait ni source ni embouchure qu'on pût visiter.

Julien Gracq, *Les Eaux étroites*

RIVIERES DE RÊVES

Le nom de certaines rivières associe volontiers le R du ru, du ruisseau et du ruissellement, à l'ouverture suggérée par le V du val et de la vallée (lequel peut devenir U ou bien virer au B en espagnol). Leurs noms proviennent de racines diverses que l'évolution semble avoir voulu faire converger. C'est ainsi qu'au nom de l'Evre (racine préceltique *avara*) répond celui de l'Erve au nord de la Loire (racine préceltique *arva*), aussi bien que ceux de l'Eure (*Autura*) et de son affluent l'Avre (racine pré-indo-européenne *ar*), de la Vère ou de la Vire en Basse-Normandie, de l'Yre, à Château-du-Loir, de la Sèvre et de bien d'autres comme, plus loin, l'Arve, la Bièvre, l'Yèvre et son affluent l'Auron, la Vère et le Viaur qui se jettent dans l'Aveyron (racine pré-latine *av*), la Vézère, le Var, l'Ebre (du pré-indo-européen **var* et du celtique *iber*) et l'Elbe, le Tevere ou Tibre latin, l'Evrotas du Péloponnèse et l'Evros qui sépare la Grèce de la Turquie, tandis que la Nièvre ajoute un N, dont la parenté avec l'eau qui court sera analysée plus loin.

Comme la chute par rapport au glissement, le «chut !», le chuintement ou le chuchotement en rajoutent sur le simple suspens du silence. Du secret, le CH fait un jeu de cache-cache et il se met en chasse, il cherche et peut même acquérir un soupçon d'autorité, si l'on en croit les chefs, cheikh, shérifs et marshals.

En y ajoutant un zeste de fantaisie, le S se zézaye en Z et dès lors le sinueux mouvement du serpent fait place aux zigzags du lézard ; il s'essaie à faire du zèle, avant de semer la zizanie, engendrant pêle-mêle les zozos, les zazous, les zinzins, les zigs, les zouaves ou les zèbres, le bazar et tout ce qui peut paraître bizarre...

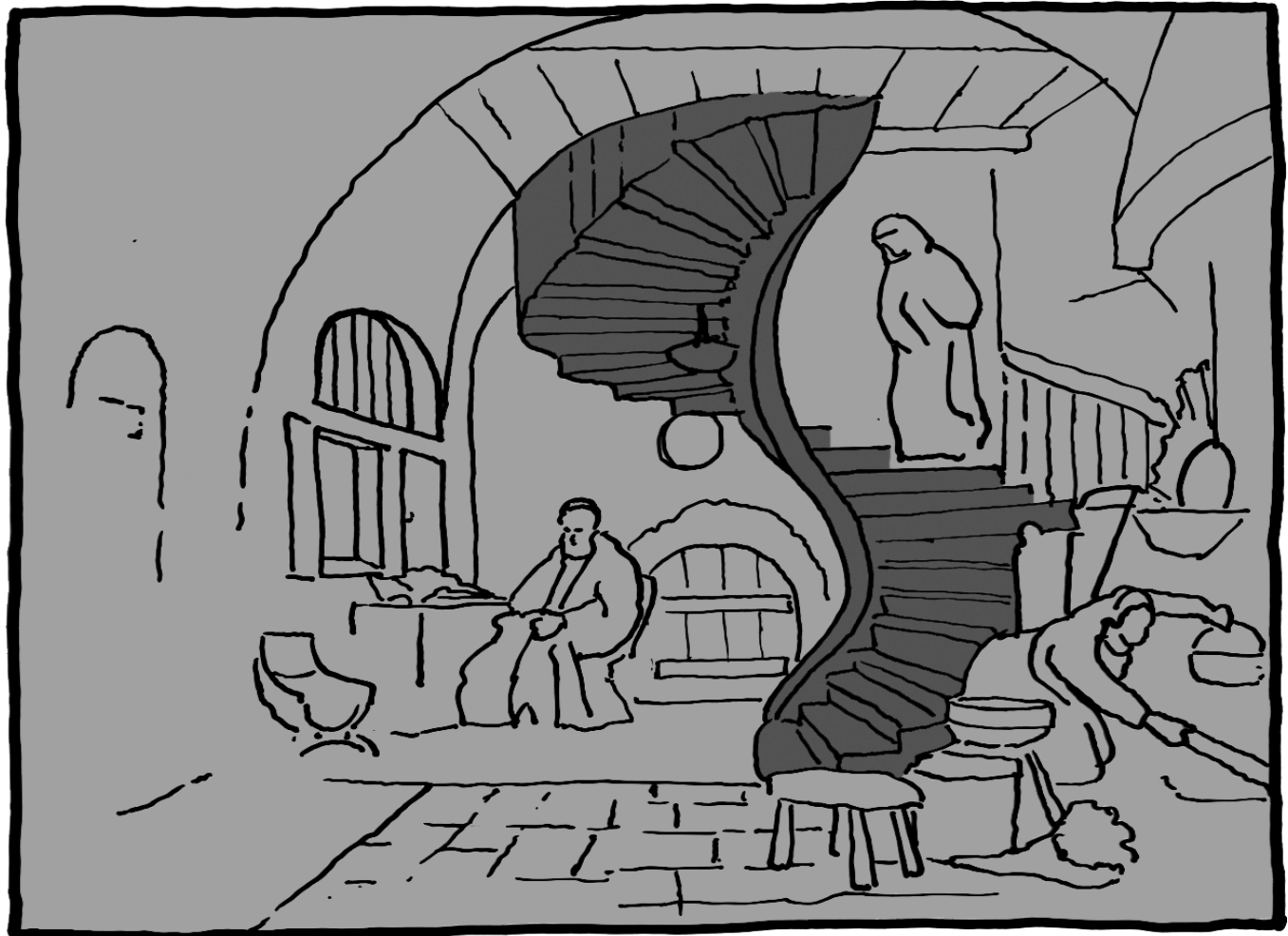
Le J, enfin, la plus sonore des fricatives, se jette en plein jour et se permet avec justesse de juger ou de jauger.

Les chuintantes qui sucent l'air comme les baisers sucent la peau.

Hervé Bazin

Ne voyez-vous pas dans la construction du Z une allure contrariée ? ne figure-t-elle pas le zigzag aléatoire et fantasque d'une vie tourmentée ? Quel vent a soufflé sur cette lettre qui, dans chaque langue où elle a été admise, commande à peine à cinquante mots ?

Honoré de Balzac, Z. Marcas




L'S représente cet escalier tortueux comme celui qu'on voit dans ce tableau de Rembrandt au Louvre, qu'on appelle le Philosophe, et par lequel on descend dans la conscience.

Paul Claudel (CLO 1419)

R 𐤓 𐤒 𐤑 𐤐 𐤏 𐤎 𐤍 𐤌 𐤋 𐤊 𐤉 𐤈 𐤇 𐤆 𐤅 𐤄 𐤃 𐤂 𐤁 𐤀

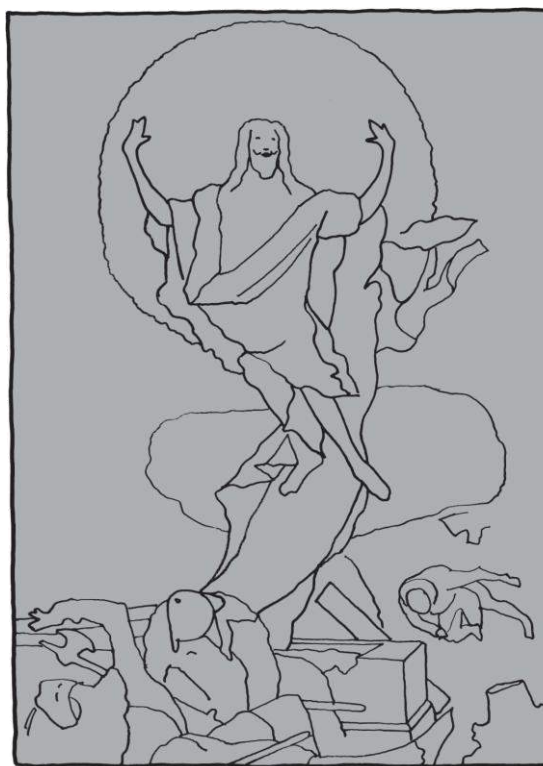
la radieuse clarté de l'ai

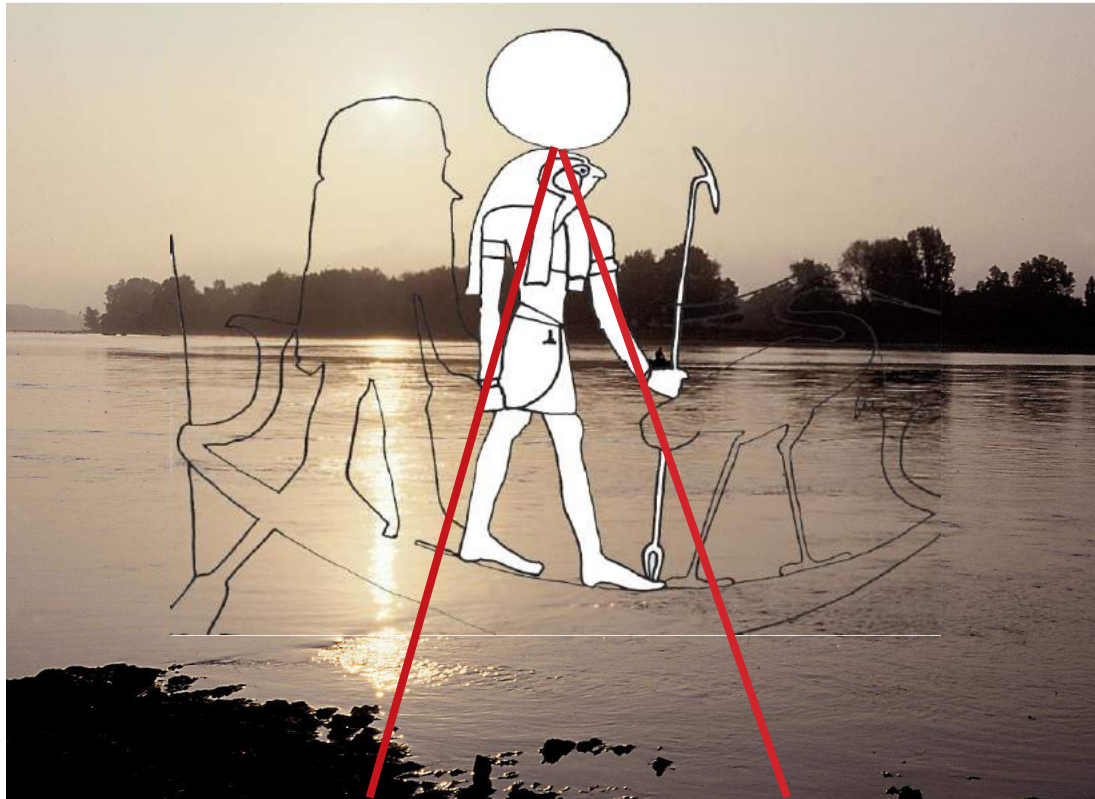






Le R des hiéroglyphes égyptiens, qui représente et désigne la « bouche» , entend peut-être ainsi assimiler la divinité au verbe, tandis le verbe «faire», *ir* ou *jr*, est rendu par l'image de l'œil .

Pour nous parler de la *Pentecôte*, cette manifestation de la lumière descendant du Ciel, Le Greco organise les taches de lumière en leur faisant épouser la forme d'un resch hébreu : 𐤒 (même si la composition peut également évoquer un dalet, « la porte du ciel » : 𐤃). Grünewald, quant à lui, suggère pour sa *Résurrection* (comme pour sa *Nativité*) un même rapport de verticalité en ayant recours à un rho grec : ϱ et sa composition n'est pas sans rapport avec celle de la *Transfiguration* de Raphaël qui postule également un lien entre terre et ciel.

Comme entre le K et le G, le T et le D, ou le P et le B, il y a confusion dans certaines langues entre le L et le R (et tout particulièrement le R roulé, distinct de notre R français). Cette lettre joue cependant, dans la constellation de l'indéfini, un rôle bien particulier. Elle associe volontiers la courbe à la droite. Elle peut être, dans l'alphabet latin, graphiquement conçue comme une forme fermée d'où émanent deux rayons dardés vers le bas. Et c'est bien du rapport entre les lumineuses sphères célestes et notre monde terrestre qu'il s'agit ici : comme le L, c'est une lettre qui s'inscrit dans le mouvement et dans la verticalité. Claudel d'ailleurs détecte dans le *ϱ* minuscule « *les liquides qui montent et qui descendent* » (MIM 342). Cependant, si le R partage avec le L sa qualité de « liquide » et semble à ce titre propre à désigner l'eau en mouvement, il marque une nette préférence pour les situations où elle tombe du ciel ou de l'air (la rosée, l'arrosage, la bruine, le crachin, la rincée, et bien sûr la *rain* anglais) et pour celles où elle s'écoule vers l'aval (le ru, le ruisseau, la rivière ou la cataracte). Les deux lettres se situent d'ailleurs au même point d'articulation dans la bouche ; mais alors que le L est aspiré, vers le ciel, le R est expiré, vers la terre.





En effet, là où le L évoque un élan vers le haut, une élévation, l'action du R s'exerce vers le bas¹ (tandis que les mouvements de glissement ou de voyage suggérés par le S ou le V restent attachés au sol) ; il exprime la puissance suprême en tant que force opérante ; en malayalam  renverse la spirale ascensionnelle du L,  tandis qu'en tibétain  déverse généreusement la science détenue dans le haut de la lettre ; le resch, pour les Hébreux, désigne le cerveau, en tant que dominant et régissant l'univers, et c'est du signe proto-sinaïtique *rashu*  représentant une tête que dérive la lettre hébraïque portant ce nom aussi bien que notre R. C'est cette lettre qui permet de «faire», de créer : la consonne même de l'infinifit et du futur en tant que projection dans l'avenir.

Râ demeure des millénaires dans les profondeurs de l'océan, blotti au cœur d'une fleur de lotus, avant de jaillir dans la splendeur du jour et de révéler sa gloire au monde, gloire qui retombe sur Osiris comme sur Horus. Le souffle de Yahweh, *roua*, plane sur les eaux avant de faire éclater la lumière, *aour*, qui, comme le fait remarquer Edouard Schuré, n'est autre que le mot *roua* inversé ; l'*aspir* divin succède au *respir* : « *Le souffle divin en revenant sur lui-même crée la lumière intelligible (...). Le souffle d'Aelohim est la*

¹ Les différents auteurs qui se sont intéressés à la mimologie ont surtout insisté sur la douceur, la légèreté, la limpidité du mouvement du L, par rapport à la rudesse, la rugosité, la brutalité « raclée » du R. Leibniz s'en explique ainsi : « Comme la lettre R signifie naturellement un mouvement violent, la lettre L en désigne un plus doux. » (NEE p. 43)




Lorsque le ciel se déchire et laisse filtrer les rais de lumière : Râ, le disque solaire, dispense par ses rayons son énergie sur le monde et sur son dévot zélateur, tout comme le Saint-Esprit arrose de sa grâce la Vierge Marie.



Le verbe divin rayonne à travers la Création pour donner vie à l'Enfant-Dieu.



La figure de la mandorle ne fait que reproduire le hiéroglyphe égyptien du R, celui de la bouche, du verbe : .

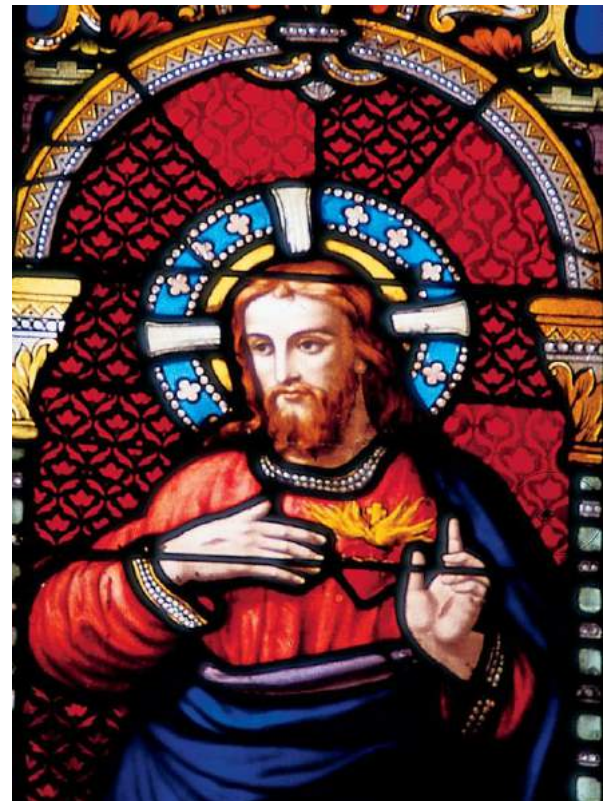
lumière. » (GRI 195) Et c'est justement l'émergence de cette lumière, de cette lueur d'espérance qui s'appelle l'aurore...

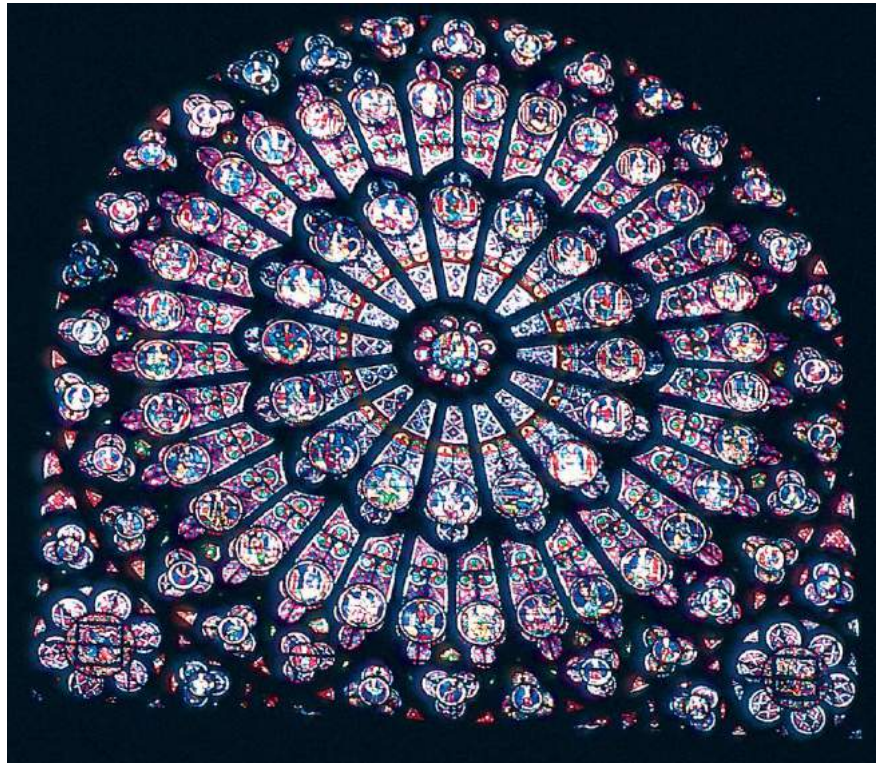
C'est le feu que symbolise en Egypte le serpent uræus, associé au dieu Râ¹, qui renchérit avec le R sur le S du serpent, tandis que, tout terrien qu'il soit, le *toro* dans l'arène a hérité, en Espagne, d'une longue tradition solaire.

Tout aussi solaire, et symbole de divine perfection, est la figure de l'auréole, surtout lorsqu'elle est crucifère et qu'ainsi elle met en rapport le cercle avec ses rayons : une image qui, à la façon du R, relie l'invariable transcendance du cercle à son ardente intervention matérialisée par ces fragments de droites. Comme l'auréole, la mandorle manifeste la gloire du Pantocrator, lui-même assis sur la sphère terrestre, qu'il est en train de créer.

Le R en vient ainsi à être associé à toutes les représentations qui mettent le cercle, le rond, en mouvement, et qui, par ses rayons, le situent en rapport dynamique avec son centre et avec l'univers. L'or, en alchimie, est représenté par un cercle pointé en son centre, tout comme le soleil dans les hiéroglyphes égyptiens. La rose rouge irradiant au cœur de la croix rosicrucienne rejoint les roses de nos cathédrales ou la rose qui trône au centre de la table ronde conservée à Winchester depuis le règne d'Edouard III Plantage-

¹ Le «soleil», Râ, est *araw* aux Philippines, et il devient *ri* en chinois, même si ce mot se prononce «je».





Les roses des cathédrales gothiques manifestent, en associant le cercle aux rayons, le ruissellement de la lumière divine sur notre terre, tout comme les roues du char solaire de Konarak, en Inde.

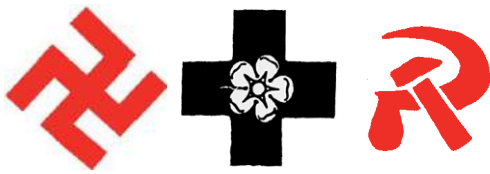
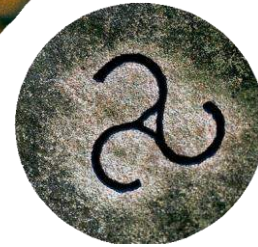




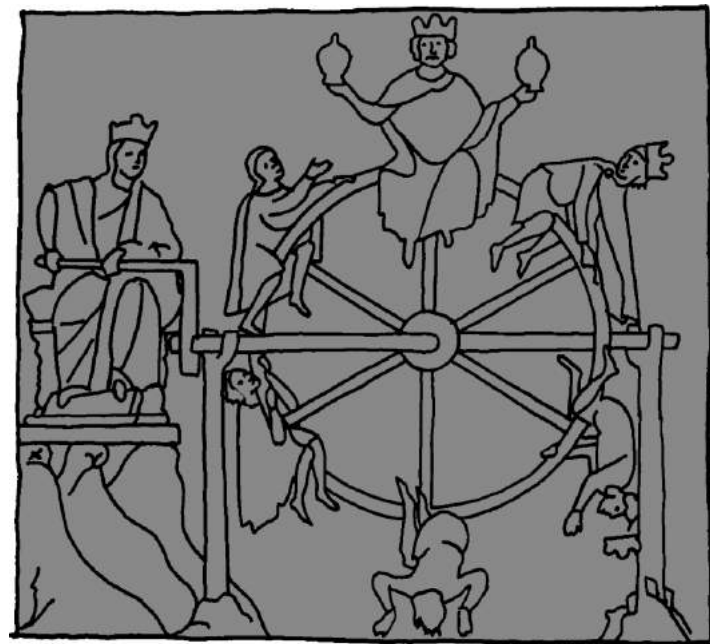
La gloire et la lumière divines se déversent dans l'or des rayons.



De l'or à l'euro...



Représentant la vie et les aléas de la destinée humaine, le mouvement cosmique, ou la radiance de l'astre solaire, le R préside à une kyrielle de symboles, que l'on retrouve dans toutes les traditions, et qu'il est tentant pour certaines puissances politiques de récupérer.



Le roi trône au sommet de la roue de la fortune, mais il ne peut manquer, emporté par le mouvement, de se retrouver un jour en bas du cycle. En Inde, c'est la roue de la loi, le *dharmachakra*, qui symbolise l'inéluctable cours de la vie.



nêt, cette Table Ronde dont on disait qu'elle tournait comme le monde. Et le symbole de la roue, avec ses rayons, n'est pas moins solaire...

Poursuivant sa progression à 300 000 km/sec., la lumière accompagne le R dans son irrésistible mouvement d'expansion : ses rayons, de réflexion en réfraction et de miroir en réfringence, irradient dans toutes les directions, jusqu'à atteindre le regard. Dans le yoga, le *rajas*, la tendance expansive de la manifestation, rayonne à partir des *chakra*, ces «roues» qui matérialisent les différents niveaux de la colonne vertébrale et de la conscience. Et, selon la même logique, le rouge est la couleur radiante ; l'horreur engendre la peur et la terreur ; l'irritation provoque la colère - fureur, ire, courroux, rage, rogne ou hargne : tel un animal en rut, on rue dans les brancards, on râle, on renâcle, on ronchon, on rouspète, on se récrie, on réclame, on récrimine ; le rire et le cri résonnent ; l'or¹, l'argent, le radium et l'uranium sont les métaux radieux ou irradiants ; Eros, armé de son arc tire ses dards (*Eros' arrows*)² vers ses victimes...

Si le R est lié à la divinité en tant que force opérante, c'est que les dieux ne restent pas confinés au Ciel. Ils étendent leur pouvoir au monde des humains, et il est remarquable qu'en règle générale, celui qui règne en leur nom, ou qui simplement dirige ou gère³, semble avoir du mal à se passer de cette lettre : le souverain - suzerain, monarque, pharaon, roi⁴, sire, régent, seigneur, *lord*, *raja*, émir, empereur, *Kaiser*, tsar, *Führer*, *leader* ou tyran - apparaît d'emblée comme symbole solaire⁵ ; il siège sur un trône, arbore la couronne, se fait sacrer à Reims par Saint Rémi, déclare la Loire royale et fait de la Touraine, qui rime avec reine, sa résidence préférée.

Et les régimes politiques, de Rome au Reich (de César à Hitler), ont eux aussi besoin du R pour rayonner, qu'il s'agisse de royauté, d'empire, de république, de dictature, d'oligarchie ou de démocra-

1 L'or, et l'euro qui est réputé, on le sait, faire des heureux... Jean Paul Lelu (SMF 205) fait le lien entre Orléans et l'or, et rattache le nom de cette ville à celui d'Aurélien qui vénérât tout particulièrement le soleil.

2 Si, en français, le mot «flèche» substitue un L au R, bien des langues soulignent la rapidité du trait : *arrow* en anglais, *freccia* en italien, *spir* en danois, *strela* en russe, *tira* en bengali ou *shara* en hindi.

3 Ces mots, où le R est associé au G, renvoient à la rugosité du roc et, à travers le génitif latin *regis*, suggèrent la rigueur régaliennne. En ajoutant le N de l'action à ces deux lettres, on obtient le «règne», *ngour* en wolof.

4 Selon James Churchward, le R désignait déjà la royauté il y a 500 siècles sur le continent perdu de Mu : « *Le peuple s'était choisi un roi et avait ajouté le préfixe Ra à son nom. Il devint alors le chef hiératique et l'empereur sous le nom de «Ra Mu». L'empire s'appela l'empire du soleil.* » (MUC 38). Relevons également le roi, *brenhin* et la reine, *rhiain* chez les Celtes de Grande-Bretagne, ainsi que le roi, *ruiri* et le haut-roi, *ard-ri* des Gaëls d'Irlande, siégeant dans sa capitale, Tara, située au centre de l'île.

5 Significativement, le personnage du roi est mythiquement associé, comme le note Mircea Eliade (MRM 126 sq.), au symbolisme de la transcendance, tandis qu'à côté du disque solaire (la couronne), le sceptre ou le bâton de commandement dont il est régulièrement doté lui confère les moyens d'action inhérents à sa fonction ; ce sont bien là les deux composantes – circulaire et rectiligne - de la lettre R.



Quand la radiance de la vie se fige, s'inverse et devient signe de mort.

On peut se demander, en écoutant Rimbaud, s'il n'aurait pas pris son I pour un R... :
*I, pourpre, sang craché, rire des lèvres belles
Dans la colère ou les ivresses pénitentes.*

tie, de la Révolution avec son culte de la Raison ou de la Restauration...

Les rois fondateurs, plus ou moins mythiques, aiment également se rallier au signe du R : Sargon établit le royaume d'Akkad, Osiris est le premier pharaon et règne dans l'au-delà, tandis que son fils Horus obtient le trône d'Égypte et préside personnellement au sacre de ses successeurs, les fils de Râ ; Rémulus fonde Rome, et Cyrus l'empire de Perse : élevé sous le nom d'Agradatès, ce dernier se fait appeler Kyros (forme grecque du persan *kores*, *koresch*, «soleil») tout en se faisant reconnaître comme *kurash*, «le grand roi», ce qui obéit à une même logique (MNH 58).

Les règles de droit, la direction des choses sont tout aussi bien incarnées par le *rex* latin qu'Emile Benveniste rattache au grec *orego*, «étendre en ligne droite», ce qui se réfère encore à la propagation rectiligne de la lumière. Ce sont ces règles qui, par l'intermédiaire du roi, de la foi et de la loi (pour ne pas parler de la joie), ordonnent la vie sociale et religieuse, tout comme les rites, ou encore le *rita* védique, «le Brillant», qu'incarne le radiant Agni et qui est tout aussi bien vérité, hymne, prière, loi divine, ordre

L'inversion des consonnes entre «Loire» et «royale» était déjà suggérée par les latins *Liger* et *regina* (de même que ce même mot se trouve reflété dans le nom de Rigani, la déesse-reine des Gaulois).

La Loire (*Leigèr*, d'une racine préceltique indéfinie) et le Loir (*Ledis*, du gaulois *ledo*, «reflux», désignant un cours d'eau), mettent en œuvre deux consonnes «liquides». Il s'agit - à la façon du et de la Maine - d'un nouvel exemple de convergence phonétique de deux noms distincts. On pourrait y ajouter le Louet (d'un mot gaulois signifiant «flaque d'eau») ou le Loiron (Lerron, d'un nom romain *Lucrio*), tandis que le nom du village angevin de Louerre (dont la prononciation coïncide avec celle de la Loire en patois angevin et qui a même été désigné comme Loyre en 1539) viendrait du gaulois *lautro*, «bain, bassin, canal, auge».

Alain Deschamps (SMF 174-175, 53), quant à lui, cherche à simplifier et suggère que les noms de la Loire, du Loir et de bien d'autres cours d'eau pourraient tout simplement provenir de celui de la loutre.



cosmique et coutume rituelle (par opposition à l'ordre naturel) :
l'«endroit» des choses, le recto.

Encore plus près de l'humaine condition, les gouverneurs, présidents, directeurs, généraux, amiraux, maréchaux, gérants, recteurs (ceux-là même qui rendent «droit»), et tous les héros et hérauts, qui rayonnent par le geste ou par la parole et qui ne sont pas totalement étrangers au *hieros*, au «sacré» en grec¹, n'hésitent pas à se prévaloir eux aussi du R.

Héraclès et Persée, Krishna et le Christ (qui, pour Otto Rank, représente « *l'expression extrême du mythe du héros* » (MNH 74)), le roi Arthur (dont le nom évoque l'ours, symbole royal chez les Celtes), Tristan, Roland, Renaud et Renart, Robin des Bois et Robinson Crusoé, Siegfried, Lohengrin et Roméo ont fait rêver bien des générations, en attendant tous nos Tarzan, Astérix, Zorro, Rambo, Rocky et autres super Mario, ... sans oublier les vedettes du rock ('n roll), du rap ou du raï, les adeptes du roller ou les routiers qui, pour être sympas, n'en ont pas moins pour vocation de rouler les mécaniques...

¹ Tandis qu'en tahitien, *hiero* est le temple.

Saint René, René d'Anjou, René Descartes, René Bazin : tout le Val est marqué du sceau de la Renaissance...

Jacques Boislève (LOL 13)

Rollerball nous entraîne, comme sur des roulettes, dans la brutalité et la fureur des jeux du cirque.



F 𐤆 𐤅 𐤄 𐤃 𐤂 𐤁 𐤀 𐤄 𐤃 𐤂 𐤁 𐤀 𐤄 𐤃 𐤂 𐤁 𐤀

flux et e laves



Charles Nodier relève peut-être un peu rapidement, à l'article « fanfare » de son *Dictionnaire des onomatopées*, que « la plupart des instruments à vent sont caractérisés par la lettre F, parce que cette consonne, produite par l'émission de l'air chassé entre les dents, est l'expression du soufflement ou du sifflement. » (MIM 172) Que peut-on cependant inventorier parmi ces instruments, si ce ne sont de petites flûtes, des fifres ou des flageolets ?



La fureur du Führer nous rappelle que, selon la tradition germanique, le loup Fenrir, dans sa folie furieuse et dévastatrice, signera la fin des temps.

F

On retrouve avec le F l'image du serpent, puisque les hiéroglyphes égyptiens matérialisaient cette lettre sous la forme de la vipère cornue. Et le mouvement suggéré par sa prononciation suggère à la fois le caractère furtif de l'animal¹ et la fuite qu'il suscite (alors que le cobra de l'uræus se dresse fièrement tout en figeant sur place sa proie).

Le F fait carrément fuir l'air de la bouche, comme une flèche, comme un fluide qui file, filtre ou fuse, qui souffle ou siffle, avant de fondre vers le firmament ou de s'effacer dans les airs et de finir, enfui ou enfoui, sous forme de fumée ou de fumet. Il joue le rôle de fusible, ffft...

Il invite à prendre des faux-fuyants, et, farfelu, fallacieux, fumiste ou futé, à se réfugier dans le factice ou la fiction, la fable et la faribole, à recourir à l'affectation, à la science des fards et à l'art de feindre, au pays éphémère des fées, des elfes, des fades, des farfadets ou des éfrits, des fantômes et des faux prophètes. C'est un fou, un filou qui se défoule et qui fait la fête, ou la foire, qui se livre à la frivolité, à la facilité ou à la fantaisie, au fantasque, aux fantasmes et aux phantasmes. Sollicitant la faveur de la fortune, il n'hésite pas à se faufiler, fouiner, farfouiller, fureter, fourrager, jusqu'à flirter avec les finances, le fric, les affaires et les trafics d'influences... Et peu à peu, à force de se fourvoyer dans la fange, de forniquer et de fréquenter le faux, la faute, la fraude, l'infraction, la faille, il finit par s'affaler dans les tréfonds de l'enfer.

Fruit de la fermentation et de l'effervescence, il permet de franchir les frontières et de foutre le camp, en se fichant de tout ; formidable, fantastique, fabuleux, faramineux, phénoménal, fulgurant, il parle aussi d'efforts, de force et de fougue, de foi et de ferveur ; il se montre fier, ferme, franc et fidèle autant que fou, furieux, frénétique, farouche ou féroce. Il peut se montrer offensif et factieux, fanfaronner et faire face, ou front, avec des fouets, des fusils, des faux² ou des fusées, avec la fission ou la fusion, mais il sait aussi s'avérer efficace : il fait, forme, façonne, forge, fabrique, confectionne, manufacture, effectue, édifie. Il peut affirmer et affermir, à la manière de saint Firmin qui, au IIe siècle, aurait fermement établi la foi en Anjou (VSP 14).

¹ L'italien renforce encore l'effet en associant les lettres S et F, comme dans *sfuggire*, « fuir ».

² C'est cet instrument que l'abbé Moussaud (ALR) reconnaît dans la forme du F.

Le feu de l'action et de la destruction peut également faire place à la flamme qui vivifie et réchauffe, la fidélité du foyer qui, dans l'affection et les effusions, fonde toute félicité : la famille, la femme, le fiancé, les enfants, les fils et les filles, les frères et les filleuls ; c'est l'affirmation de la vie, gage de fécondité et de cette fertilité qui offre avec profusion feuilles, fleurs et fruits.

Mais l'affection est un mot à double entrée : elle peut tout aussi bien infester, infecter le corps, qui reste à la merci de la fraîcheur, du froid, de la faim, de la soif, de la famine, de la fatigue, de la fièvre, des frissons, de la frousse¹, de l'effroi et de la frayeur, de l'infirmi-
mité et de la souffrance.

¹ Et là, «avoir les foies» s'oppose directement à «avoir la foi»...



La ferveur de La Rochejaquelein pour la Vendée militaire fait appel au F des faux, des fourches et des fusils, tandis que Goya reste sensible à l'effroi des froides fusillades.

saint Florent au fil des flots



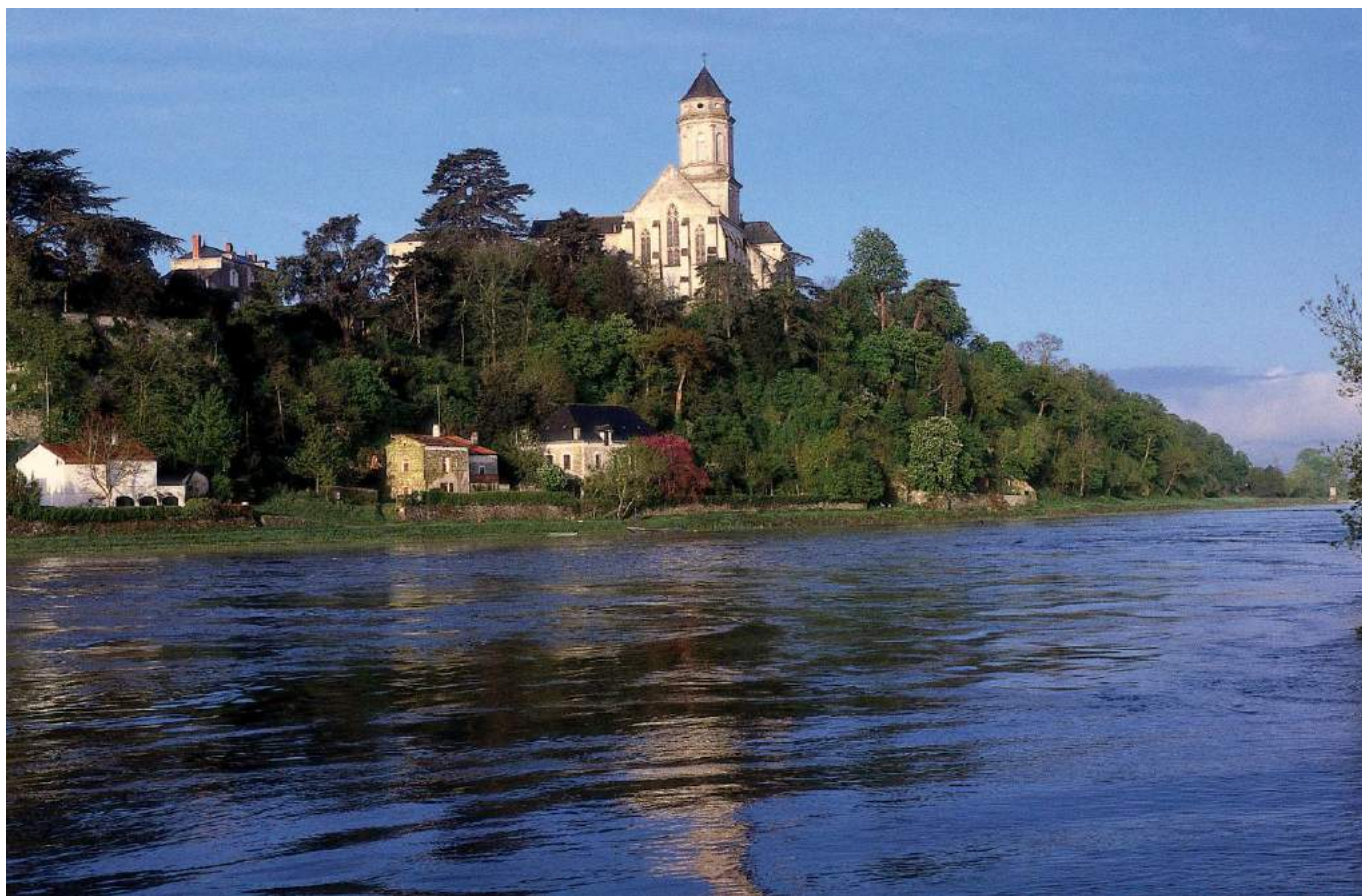
En joignant le L au F, on obtient tout naturellement une «fuite liquide» : les filets d'eau, les flots, les flux, les reflux et les fleuves. De Brosses affectait déjà le FL « *au fluide, soit igné, soit aquatique, soit aérien : flamme, fluo, flatus, flabellum, floccus, flocon, flot, souffle, soufflet, flambeau, flûte, flageolet, etc.* » (MIM 94). Et Yannick Le Boulicaut (DID 10) relève un nombre impressionnant d'exemples en anglais : *to flow, to fly, to flutter, to flap, flag, flush, flood, flake...*

Dans tous ces cas, il s'agit là de mouvements horizontaux, flot-tants, et non plus directs comme l'étaient le R des ruisseaux ou le L du volatil, voire le S de la sinuosité. On reste là dans le flou, dans le flexible, voire dans le filandreux.

Un saint du Maine-et-Loire vient à point donné illustrer la vocation fluctuante de ces deux lettres : saint Florent. Son cheminement croise bien souvent des fleuves, au point de venir se confondre avec le cours de la Loire : condamné par le préfet Aquilinius à être noyé dans le Danube après avoir été supplicié, il est miraculeusement délivré de ses fers pour aller rejoindre saint Martin à Tours, tandis que son double, son frère saint Fleurant ou Florian, est englouti dans les flots, comme qui dirait par procuration. Arrivé en Gaule, Florent échappe, à nouveau par miracle, à la noyade lorsqu'il traverse le Rhône en crue. Parvenu à Tours, il a la vision du Mont-Glonne, en aval sur la Loire, livré à une multitude de serpents qui peuvent être considérés comme une émanation des eaux du fleuve, dans la mesure où les pieds de cette colline riveraine sont annuellement baignés par les inondations. C'est là qu'après avoir éliminé, d'un signe de croix, les serpents, et érigé un oratoire dédié à saint Pierre, il va s'installer. Mais il remontera souvent le cours de la Loire, afin d'aller se ressourcer auprès de saint Martin. C'est ainsi qu'une fois, en chemin, à Candès, il rencontre une femme aveugle, éplorée parce que son fils est tombé à la Loire et que toutes les recherches sont restées vaines pour le retrouver. Tel Jésus à Pierre, sur le lac de Tibériade, il insiste : « *Qu'on jette encore les filets !* » Et l'on retire effectivement de l'eau l'adolescent, qui n'était en fait qu'endormi...

Il est probable aussi qu'en suivant ainsi le cours du fleuve, saint Florent a été amené à passer par un autre lieu qui semble, de par ses consonnes, phonétiquement apparenté au Mont Glonne comme aux lettres FL. Un lieu destiné à devenir un autre grand pôle de la vie monastique en Anjou : Glanfeuil. C'est là qu'un notable nommé Florus allait permettre à saint Maur d'établir la première abbaye bénédictine de France, dont le second abbé ne fut autre que l'abbé Florian...

Je ne puis enfin abandonner le F sans rappeler que ce son est en fait double. C'est à la fois la fricative F, qui file simplement entre



les lèvres, et le PH qui, comme dans les langues indiennes, aspire (ou plus exactement expire) le P pour en accentuer le caractère répulsif, de la même façon que le BH existe aux côtés du V. Et c'est cette ambiguïté qui va me permettre de faire la transition entre les lettres de l'indéfini, toujours en mouvement, qui ouvrent les voies du ciel ou de l'enfer, et les consonnes ponctuelles, plus basement matérielles, qui feront l'objet des pages suivantes.

Jésus, au cœur de la tempête sur la barque de saint Pierre - pierre de fondation de l'Eglise - domine les flots déchaînés et procure la fermeté nécessaire pour bâtir. N'est-ce pas ainsi qu'apparaît l'église Saint-Pierre au-dessus des flots de la Loire, à Saint-Florent-le-Vieil ?

